

Marcelo Viñar : entretien à Puerto Montt¹

Patrice Vermeren
Université Paris-8-St.Denis
vermerenpatrice@gmail.
com

Resumé : En 2017 a eu lieu cet entretien avec Marcelo Viñar à Puerto Montt, à l'occasion du *Colloque Territorios de la destrucción y espacios de tramitación frente a la violencia*, qui se tenait dans le sud du Chili. À partir des notes de cet entretien, qui prolonge le lien initié durant la période d'exil de Viñar en France, on reprend le processus de répression et de torture subi par l'interviewé lui-même, mais il en ressort également un récit de l'exil et de la question de la mémoire et de la justice, y compris en relation avec le contexte latino-américain actuel.

¹ Entretien de Marcelo Vinar avec Patrice Vermeren, réalisé en marge du Colloque *Territorios de la destrucción y espacios de tramitación frente a la violencia* de la Universidad Austral de Chile, Campus Puerto Montt, organisé par Alejandro Bilbao et Daniel Jofré le 25 octobre 2017.

Présentation de l'entretien

Marcelo Viñar avait choisi son camp : celui des déshérités, de ceux qui sont privés de leur part d'héritage. Le rencontrer à chaque passage de l'un ou de l'autre à Paris, Montevideo, Puerto Montt ou Buenos Aires, seul ou avec Maren Viñar et Susana Villavicencio, Ricardo Viscardi ou Graciela Frigerio, Alejandro Bilbao et Fedra Cuestas, Stéphane Douailler, Patrick Vauday ou Bertrand Ogilvie, était un plaisir et un privilège que je n'aurais manqué à aucun prix. C'était lui le psychanalyste, mais j'aimais l'écouter parler. Un jour d'octobre 2017, à Puerto Montt, à l'occasion d'un colloque organisé par Alejandro Bilbao et Daniel Joffré, intitulé *Territorios de la destrucción y espacios de tramitación frente a la violencia* à la Universidad Austral de Chile, Campus Puerto Montt, j'ai pris notre conversation en notes. Je les relis et les transcris à l'annonce de sa mort, comme si je pouvais poursuivre avec lui ce dialogue inachevé. Ricardo Viscardi me demande d'en restituer les circonstances.

Un an auparavant était paru un ouvrage collectif, codirigé par Fedra Cuestas et moi-même : *Una memoria sin testamento. Dilemas de la sociedad latinoamericana posdictadura* (Cuestas et Vermeren, 2016). Marcelo Viñar nous avait donné pour ce livre un texte majeur, qu'il avait déjà publié dix ans auparavant : *Violencia política extrema y transmisión intergeneracional*. Nous le résumions ainsi :

Marcelo Viñar s'interroge sur la transmission de l'expérience traumatisante de l'emprisonnement, de la torture et de la disparition pour l'entourage et la descendance. Et penser cette spécificité, c'est aussi interroger le personnage de la « victime » tel qu'il apparaît dans les discours de la réparation, ce sur quoi Marcelo Viñar s'interroge en citant Alain Badiou : « Si le bourreau est une abjection, la condition de victime ne vaut guère mieux [...] ». La violence est constitutive de la vie politique, mais en dictature, la violence conduit à l'autodestruction, une destruction qui atteint également les générations suivantes si elles restent prisonnières du silence et de l'oubli, ou du déni de réparation aux victimes. Destruction extrême lorsqu'elle empêche la résistance et la créativité, une violence qui laisse des vides dans la mémoire et requiert une philosophie qui soutienne une réflexion capable de

s'en saisir à nouveau (Cuestas et Vermeren, 2016, p. 10).²

Dans les notes que j'ai conservées à l'occasion de notre rencontre de 2017, il y a aussi ces propos qui avaient dû me servir pour le discours d'ouverture :

Le colloque *Territorios de la destrucción y espacios de tramitación frente a la violencia* a une histoire, ou plutôt il est une histoire. Il est perpétuellement traversé par l'évocation de situations où apparaît la violence la plus extrême, de la torture évoquée par Marcelo Viñar au vécu —transcrit par une jeune fille chilienne— du coup d'Etat militaire et de la nouvelle du suicide du Président Allende. Comme si la violence n'avait jamais été pire qu'aujourd'hui, contre toute image positiviste d'un progrès de la civilisation, jusqu'à mettre en question les frontières qui séparent l'humanité de l'animalité. La scène elle-même semble effacer ces frontières, depuis les techniques de transplants d'organes d'animaux sur l'homme, transferts de gènes de l'animal à l'humain, comme dans les processus d'humanisation ou de déshumanisation des handicapés. Quelles sont les frontières de l'Humanité ? Où s'arrête l'humanité d'un corps qui n'est plus habité par une conscience humaine ? Quel sens y-a-t-il à suspendre l'usage de ce corps mort à la volonté préalable de la personne qui l'a habité ? De quel côté de la frontière de l'humanité placer le corps humain mort ? On ne peut plus penser au vingtième siècle que l'espèce humaine se distingue radicalement de l'espèce animale, comme le dit Saint Augustin. Il faudrait alors penser l'homme non comme point de départ, mais comme point d'arrivée, résultat d'un ensemble d'actions. Comme si le processus de civilisation à la fois nous donnait conscience de notre appartenance à la communauté humaine globale, mais servait aussi à occulter ou à nier l'humanité de l'autre afin de lui faire violence, ou comme légitimation de la violence qui lui est faite.

Telles sont les circonstances de cet entretien —parmi de nombreux autres— que j'ai eu en 2017 avec cet ami qui m'a donné confiance en

2 Dans sa version originelle ce passage a été publié en espagnol : « Marcelo Viñar se cuestiona sobre la transmisión de la experiencia traumática del encarcelamiento, de la tortura y de la desaparición para el entorno y la descendencia. Y pensar esta especificidad es también interrogar el personaje de la "víctima" tal como aparece en los discursos de la reparación, sobre lo cual Marcelo Vinar se interroga, citando a Alain Badiou : « Si el verdugo es una abyección, la condición de víctima no vale mucho más ». La violencia es constitutiva de la vida política, pero en dictadura la violencia conduce a la autodestrucción, destrucción que alcanza también a las generaciones siguientes, si quedan presas del silencio y del olvido ; o de la denegación de reparación a las víctimas. Destrucción extrema cuando impide la resistencia y la creatividad, violencia que deja vacíos de la memoria y requiere de una filosofía que sostenga una reflexión que la retome ».

Puerto Montt
2017 : entretien
avec Marcelo
Viñar

l'humanisation de l'homme, lui qui disait que si on est toujours ébloui par le soleil et si on ne connaît pas les ombres, on ne pourra jamais jouir de la lumière.

Je suis né le 16 septembre 1936 à Paysandú en Uruguay. Mes parents étaient *campesinos*, ils travaillaient dans les machines agricoles, ils élevaient du bétail et semaient du blé pendant la seconde guerre mondiale. L'Uruguay vendait de la viande de bœuf que la France ne pouvait pas payer : le gouvernement uruguayen supprimera cette dette en 1970 et la France fournira de l'argent pour créer l'Institut Pasteur de Montevideo.

Je suis venu à la capitale de l'Uruguay pour faire de la psychologie. Un psychologue m'a dit : si vous devenez un psychologue vous serez un auxiliaire de médecin. Donc j'ai fait des études de médecine. J'ai commencé une formation psychanalytique, avec un groupe qui voulait transformer la psychiatrie biologique en restituant la médecine aux sciences anthropologiques, dont les fondateurs étaient Willy et Madeleine Baranger, et qui était le frère cadet de l'APA (Asociación Psicoanalítica Argentina). Après le kleinisme londonien, (mes références ont été) Maud Mannoni, Serge Leclaire, André Green, que Baranger a fait venir. Plus Oscar Masotta, mais à l'intérieur de l'IPA (*International Psychoanalytical Association*). On a publié Octave et Maud Mannoni, et Serge Leclaire, dans un livre dont j'ai fait le prologue. C'est ce dernier qui m'a trouvé un poste de travail à la Chesnay en France, sinon je serais parti au Mexique. Il m'a envoyé un télégramme : « nos accords de tel endroit sont valables ». Je prends le bateau vers l'Europe.

Mon problème avec la dictature militaire est simple : les *Tupamaros*. L'un de ces jeunes a eu une bouffée délirante, et ils m'ont demandé ce qu'il fallait faire. Et j'y suis allé. Et l'année suivante quelqu'un a donné mon nom. Ils m'ont mis en tôle pour assistance à association délictuelle. C'était une période où il y avait un gouvernement légal(iste) : le défenseur choisi était un militaire. J'avais fait le serment d'Hippocrate : j'ai soigné un malade.

En 1972, c'était trois mois, en 1974, 3 ans. Je suis devenu prisonnier politique. On m'a fait le *submarino* (sous-marin, technique de torture). Mais surtout la menace. Il y a des gens qui résistent six mois, un an. Enfermés dans une chambre fermée. « Écrivez votre histoire dans le mouvement subversif ». Et moi je n'avais rien à dire parce que je

n'appartenais pas au mouvement *Tupamaros*. Je n'avais rien écrit, et là ils m'ont frappé fort. La suspicion était celle-ci : comme j'étais médecin, j'avais une double vie, une vie académique et celle d'un leader *tupamaro* en arrière. Le colonel qui me défendait disait : un autre cas Dreyfus. Le *totem* : on te met une cagoule, on te met nulle part, au début quelques jours. Le maximum de l'héroïsme est de ne pas te chier dessus, jusqu'à ce que tu tombes par terre. C'est le *plantón*. Après c'est le *submarino* (sous-marin). Un sac en plastique. Cela prépare l'arrivée d'un officier gentil, qui te dit : aidez-nous, abrégez votre souffrance, racontez-nous. Et d'un méchant qui te dit : on peut vous garder sans relâche.

Quand on a deux enfants, c'est assez effrayant, on est marqué pour la vie. C'est l'effondrement de mon humanité, une catastrophe identitaire. J'ai perdu quinze kilos. Je voyais la misère de mon procès dans le visage des autres. Quand je suis sorti, les gens m'embrassaient, je voyais l'expression des autres dans le visage des autres. Cela a duré trois ans. Cela était organisé depuis le Panama dans une doctrine contre le communisme : la transformation d'un espace démocratique en un espace de terreur. On disait à l'époque que c'était possible en Amérique Latine sauf en Uruguay et au Chili. La fermeture du Parlement et la toute-puissance des militaires étaient une expérience de terreur dans la vie quotidienne. A un moment, j'ai eu tellement peur, qu'avec l'offre de Leclaire la décision a été de partir. On m'accusait d'appartenir ou d'avoir appartenu à une organisation contre les valeurs occidentales de notre pays : telle était la doctrine de notre hémisphère. Il y a eu l'Año de la Orientalidad : on célébrait le fait d'être uruguayen. C'est pour cela que m'a plu le discours (sur l'exposition au colloque de Puerto Montt). Cela crée des victoires. On n'est pas torturologue par vocation. C'est pour cela que j'ai écrit le volume chez Denoel (Exil et torture, avec Maren Viñar, préface de Maud Mannoni), et « Psychanalyse et terrorisme d'Etat », et dans l'*Encyclopédie médicale chirurgicale* : « Troubles psychopathologiques induits par la torture ».

En France, l'accueil m'a trouvé un emploi dans le Loir et Cher. J'ai triché : je suis entré avec un passeport de terroriste pour éviter d'être réfugié de l'ACNUR. Un camarade m'a dit ce que je devais expliquer au patron : si c'était moi qui voulais du travail, il allait me demander pourquoi pas un français. Pourtant il a dit que c'était de moi dont il avait besoin. Un policier vient : la police vous cherche, n'allez pas à la mairie pour signer la carte de séjour et de travail, on vous l'apporte. La femme de Leclaire a signé pour le loyer. Pendant un an, ils nous ont aidés financièrement. Serge Leclaire : « Il faut aider les Viñar ». « Envoyez cet argent pour les prisonniers politiques en Uruguay », ont-ils dit quand on a voulu les rembourser.

On a élargi un groupe d'appartenance pour ne pas être isolés. Et surtout quand j'étais médecin à La Chesnay, j'ai été soignant pour les schizophrènes. Ils m'apprenaient le français. J'étais tout comme Che Guevara. Il y a une légende : pendant cette année où je ne parlais pas le français, j'étais le meilleur médecin parce que les schizophrènes

m'aidaient. Une des choses qu'on faisait dans cette clinique, c'était de faire appel aux gens de Tosquelles à La Borde. Mélange fou/non-fou. C'est ce qui m'a sauvé la vie. Le renoncement à la position de savant. Position de Tosquelles : en position d'impuissance, et les malades en position d'expérience. Vivre avec les schizophrènes est une dure tâche, surtout la nuit. La folie fonctionne toujours pendant la nuit. Leclair m'a dit : si tu restes à La Chesnay, tu vas rester coincé. Ma femme et les enfants vivaient à Paris dès le départ. Dans le quinzième arrondissement, puis le seizième. Rue Montsouris, puis aux Olympiades place d'Italie, puis rue Renoir dans une maison. Le capitaine Towsen a fait le Pré Catalan.³

Je n'ai pas quitté l'Uruguay volontairement, on m'a poussé dehors. J'ai commencé une vie à Paris à quarante ans. Mes enfants ont appris la langue rapidement. Mais mon instrument de travail, c'est de parler. Le climat, la langue et les vieux amis créent une nécessité de ne pas oublier. Mon fils est entré à (l'École) Polytechnique. C'était cher, mais il a eu une bourse d'études. On s'est autorisés à rentrer au pays. L'exil une fois commencé n'en finit jamais. Quitter la France était dur. Mon corps fonctionne beaucoup mieux à Montevideo qu'à Paris. La longueur de l'hiver et le ciel gris me faisaient beaucoup de mal. Me manquait le soleil et la mer de Montevideo.

L'Uruguay est un pays petit. Le sentiment que si tu es en Uruguay et que tu fais quelque chose, personne ne peut te remplacer, c'est autre chose qu'en France où tu peux toujours être remplacé. J'ai convaincu Maren qui ne voulait pas rentrer. Mon fils m'a dit : « moi je m'en vais en Uruguay ». Daniel (mon autre fils) disait : « moi je reste ». Le petit qui n'avait pas vécu en Uruguay voulait rentrer. L'exceptionnel est la laïcité en Uruguay. La France et l'Uruguay sont (parmi) les rares pays qui ne sont pas confessionnels. En Uruguay on a inventé une phrase : « personne n'est plus que quelqu'un ».

En quittant la prison [...] je recevais les parents des militants et des gens de gauche. L'image que les militaires ont des gens de gauche quand ils me harcelaient : il y a l'idée que l'autre est un fanatique. J'ai parfois pensé que la frontière était compliquée. Quand j'étais en taule, mes tortionnaires me tutoyaient et me méprisaient. J'ai répondu toujours : « vous, Monsieur ». Et au bout d'une demi-heure ils vous vouvoyaient. C'est vrai que je n'étais pas un *guerrillero*. Le post-conflit de réconciliation a été très compliqué. J'ai travaillé avec un groupe espagnol de post-réconciliation, (et) Charles Villavicencio (président du comité réconciliation Afrique du Sud). La période dure plusieurs générations. (Il cite une définition de la barbarie empruntée à Montaigne). Comment la haine (surgit-elle), comment passe-t-on de la diversité humaine à la haine ethnique, raciale,

3 La phrase est un clin d'œil à l'histoire de la psychanalyse en Uruguay. Le capitaine Towsen fut l'un de ceux qui introduisirent la discipline dans le pays, bien qu'il ne possédât pas de formation spécifique, tandis que le Pré-Catalán était un lieu socialement prestigieux au sein de la haute société. L'usage de cette expression fait allusion à l'entrée de Viñar dans le milieu intellectuel parisien.

à ce changement de direction. Comment celui qui était en face mon copain de vingt ans devient-il mon pire ennemi ?

(En réponse à la question : comment est venue sa reconnaissance académique en Uruguay? Marcelo Viñar répond) : En étant moi-même. Vivre en Europe et vouloir rentrer au pays donne un certain prestige. Un travail pour la mémoire : rétablir la charnière et voir comment a été provoquée la haine dépend des psychanalystes et la reconnaissance d'une autre partie. L'intime reste un objet privilégié pour la psychanalyse, mais au vingtième siècle a pu être traversé par le social.

Références

- Cuestas, F., et Vermeren, P. (Coords.) (2016). *Una memoria sin testamento. Dilemas de la sociedad latinoamericana post-dictadura*. Santiago de Chile : LOM.
- Viñar, M., et Ulriksen de Viñar, M. (1989). *Exil et torture*. Paris : Denoël.
- Viñar, M. (2016). La memoria del terror : psicoanálisis-shoa-tortura. *Revista uruguay de Psicoanálisis*, 123, 65-72. <https://www.apuruguay.org/apurevista/2010/16887247201612307.pdf>
- Viñar, M. (2005). La spécificité de la torture comme source de trauma. *Revue Française de Psychanalyse*. <https://shs.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2005-4-page-1205?lang=fr>